

AHMED HENNI[*]

Quantification du travail, salaire et idéologie bourgeoise

L'économie classique, notamment dans son approfondissement marxiste, nous a livré une théorie séduisante du salaire simple et efficace. Cette théorie peut se résumer en deux points :

1. Le salaire est un prix.
2. Le salaire est la somme des prix des subsistances nécessaires à la reproduction de la force de travail.

Il n'est pas nécessaire, à partir de là, d'opérer de grands développements pour s'apercevoir que cette manière de poser le problème est incorrecte.

Résumée ainsi, la théorie classique du salaire montre immédiatement sa circularité : définir un prix à partir d'une somme de prix. Connaître les prix des subsistances suppose un salaire déjà connu.

Le travail (ou la force de travail) est une marchandise comme les autres

Ricardo affirme, dès la première phrase de son chapitre sur les salaires, que *"le travail, ainsi que toutes choses que l'on peut acheter ou vendre et dont la quantité peut augmenter ou diminuer, a un prix naturel et un prix courant"*[1].

L'assimilation du travail à une marchandise ordinaire n'est pas gratuite. Elle permet de comparer le travail aux autres marchandises et d'en définir le prix par le biais d'une quantité de marchandises.

Sur le plan logique, cette assimilation du travail à une marchandise est obligatoire. C'est une nécessité. D'une part, ceci permet de définir un "prix" pour cette marchandise. D'autre part, de confronter la valeur de cette marchandise à la somme des valeurs d'autres marchandises (les subsistances). Il y a obligatoirement isomorphisme dans l'espace des marchandises et dans celui de la mesure (les prix). L'activité humaine est isomorphe à une marchandise et se mesure en quantité. Elle a un prix.

Marx nous éclaire parfaitement sur l'obligation qu'il y a d'homogénéiser le travail (c'est-à-dire l'activité humaine salariée) à une marchandise. "Il faut donc, écrit-il, que la valeur de la paille et de la toile ne soit ni paille ni toile mais quelque chose qu'elles ont en commun et qui est différent de l'une et de l'autre..."[2]. L'activité humaine, comparée aux autres

marchandises, a quelque chose de commun avec elles. Elle est réductible à une quantité.

Et de préciser dans *salaire, prix et profit* :

"A première vue, il semble que la valeur d'une marchandise soit une chose tout à fait relative et qu'*on ne puisse la fixer sans considérer une marchandise dans ses rapports avec toutes les autres*. Et de fait, quant on parle de valeur, de la valeur d'échange d'une marchandise, nous entendons par là les *quantités proportionnelles suivant lesquelles elle s'échange contre toutes les autres marchandises*" [3].

On ne peut fixer la valeur du travail sans le considérer dans ses rapports avec les autres marchandises et le quantifier.

Ce que Ricardo dit naïvement, Marx en précise le contenu épistémologique. Pour pouvoir parler de la valeur de travail ou de la force de travail, il faut obligatoirement lui donner le statut de marchandise.

Nous allons montrer qu'ou bien le travail humain n'est pas réductible à une quantité et ne peut être isomorphe à une marchandise ou bien, que s'il est marchandise, il sera la seule marchandise et, une fois encore, non réductible.

A première vue, rien n'oblige à considérer le travail comme une marchandise. Bien des sociétés contemporaines nous montrent que le travail (ou la force de travail) sont, non des marchandises, mais des activités salariées qui n'ont pas un prix mais un salaire. Le salaire est versé, non pas en fonction d'une quantité de travail mais de la place de l'individu dans l'organisation socio-politique de la distribution des revenus.

C'est la société bourgeoise européenne qui a considéré l'activité humaine comme marchandise et lui a donné un prix. C'est dans la société bourgeoise que le salaire est considéré comme le prix d'une certaine activité spécifique, le travail-marchandise, apte à la quantification.

L'attitude épistémologique des classiques en devient très claire, il s'agit pour eux de n'être pas plus que les témoins de leur époque. D'où, dans leur démarche scientifique, la prise en compte spontanée de l'idée que le travail est une marchandise, une quantité et non pas une activité irréductible à la quantification.

En agissant de la sorte, ils ne font que *légitimer* par la science ce qui n'est que particulier à la bourgeoisie. Et Marx pousse cette légitimation jusqu'à la perfection.

Considérer le travail comme une non-marchandise l'aurait exclu du champ des valeurs. Dans ce cas, il aurait été difficile de considérer le salaire comme un prix, ou le travail comme une quantité.

Smith, homme perspicace et prudent, nous dit bien "qu'il faut nécessairement que le travail du mari et de la femme puisse leur rapporter quelque chose de plus que ce qui est précisément indispensable pour leur propre subsistance".

Mais comment déterminer ce "plus" ?

A part les enfants, l'éducation, les loisirs, etc..., dans "quelle proportion" sera ce "plus" ? *C'est ce que je ne prendrai pas sur moi de décider*" conclut-il [4]. Refus donc de la quantification et non pas incapacité de décider.

Ricardo va, lui, décider et Marx le suivre. "Le prix naturel est celui qui fournit aux ouvriers, en général, les moyens de subsister et de perpétuer leur espèce sans accroissement ni diminution" [5]. Et Marx : "La valeur de la force de travail est déterminée par la valeur des moyens de subsistance nécessaires pour produire, développer entretenir et perpétuer la force de travail" [6].

C'est clair, net et sans appel.

Le travail est une marchandise. La "quantité" de travail humain est isomorphe à une quantité de subsistances, de choses. Cette marchandise a un prix. La valeur de l'activité est isomorphe à la somme des valeurs de choses.

Ce prix est objectif et répond à une Loi.

Il se détermine comme celui de toutes les autres marchandises. Marx : "Qu'est-ce donc que la valeur de la force de travail ? *Comme celle de toute autre marchandise*, sa valeur est déterminée.. etc..." [7]. L'activité humaine est réduite "scientifiquement" au statut de chose comme toutes les autres choses.

Le salaire est un prix :

L'assimilation du travail (ou de la force de travail) à une marchandise permet donc de réaliser la double opération suivante :

a) lui donner un prix sur un marché. Il existe, en effet, une marchandise (le travail) qui s'offre et se demande sur un marché authentique, le marché du travail. Ce marché détermine le prix courant de cette marchandise, soit par le jeu de l'offre et de la demande (Ricardo), soit par le biais de la confrontation d'une ligue d'offreurs (le prolétariat chez Marx) et d'une ligue de demandeurs (les capitalistes chez Smith et Marx).

Ce prix courant a un nom : le salaire.

Si la définition du prix courant est tout à fait claire chez Ricardo ("le prix courant est le prix que reçoit réellement l'ouvrier d'après le rapport de l'offre et de la demande") et permet de le distinguer du prix naturel (qui "dépend du prix de subsistance"), la distinction n'existe pas chez Marx : valeur, prix de production et prix de marché de la force de travail sont, chez lui, des catégories identiques sur le plan logique.

La force de travail est la seule marchandise chez Marx qui n'accomplit pas les "sauts périlleux" de la transformation de sa valeur en prix de production ni de son prix de production en prix de marché. Nous y reviendrons. Pour le moment, retenons la distinction ricardienne, plus pertinente sur le plan catégoriel, entre prix naturel (ou prix de production) et prix courant (ou prix de marché).

b) Permettre à cette marchandise (le travail) d'être confrontée à d'autres marchandises et à sa valeur d'être mesurée par la valeur de ces autres marchandises. Le prix du travail sera déterminé par le prix des subsistances. *La valeur de l'activité humaine est déterminée par la valeur de choses.*

Si Smith reste, comme toujours prudent et logique avec lui-même, ("il faut, dit-il, de toute nécessité qu'un homme vive de son travail et que son salaire suffise au moins à sa subsistance", P. 92), Ricardo est nettement péremptoire ("le prix naturel dépend donc du prix des subsistances") et Marx pleinement sentencieux (" la valeur de la force de travail est déterminée par la valeur des moyens de subsistances nécessaires pour la produire, développer, entretenir et perpétuer"). Il s'agit bien de *produire* la force de travail mais *elle n'aura pas de prix de production*.

Chez Ricardo et Marx nous constatons que la valeur de cette marchandise (le travail) ne se détermine pas par le biais de la valeur de subsistances produites par cette même marchandise.

On découvre ici une curiosité épistémologique tout à fait stupéfiante :

a) La valeur des choses est déterminée par la quantité de travail humain nécessaire à leur production.

b) La valeur du travail humain est la seule valeur déterminée, non pas par ce travail, mais par une quantité de choses.

C'est proprement ahurissant.

Car, dire que ces choses sont elles-mêmes du travail, c'est tomber dans un cercle vicieux. La valeur du travail se détermine par le travail. La tautologie est évidente : une quantité de travail égale la même quantité de travail.

L'ouvrier incorpore q de travail dans les subsistances. La valeur des subsistances est donc q . La valeur du travail est égale à la valeur des subsistances, donc égale à q . On revient au point de départ $q = q$.

c) La valeur des subsistances n'est connue qu'après qu'elles soient produites. Produites avec du travail. Or le prix du travail est toujours connu avant la production. Donc, pour pouvoir connaître la valeur des subsistances, il faut, au préalable connaître le salaire. On essaie donc de connaître un prix déjà connu.

d) Dire que le prix du travail n'est pas déterminé par la quantité de travail nécessaire à sa production mais par la quantité de subsistances,

c'est le définir comme une quantité de travail égale à la quantité qu'elle peut commander, égale à la quantité de subsistances qu'elle peut acheter. C'est un retour pur et simple à la valeur commandée de Smith.

La valeur d'une marchandise (le travail) est déterminée par celle d'autres marchandises (les subsistances) et non par la quantité de travail direct nécessaire à sa production.

Ordre de l'apparition des variables :

- 1 – Valeur du travail (marché du travail) (embauche).
- 2 – Production des subsistances (effectivité du travail et cristallisation d'une quantité de travail dans les subsistances).
- 3 – Mise des subsistances sur le marché et apparition de la valeur des subsistances (qui ne peuvent être demandées que si les ouvriers disposent déjà d'un salaire déjà connu).
- 4 – Valeur du travail comme valeur des subsistances.

(Fermeture du cercle). D'où les questions :

a) Ou bien la valeur du travail est connue avant celle des subsistances – ce qui est d'ailleurs indispensable pour pouvoir constituer une demande de ces subsistances et un prix de ces subsistances – et alors le problème est résolu avant d'être posé.

b) Ou bien la valeur du travail dépend du prix des subsistances et elle est inconnue avant la formation du prix des subsistances et on se demande comment :

– Sur quelle base l'embauche a été effectuée (embauche préalable à toute production et qui exige un contrat de paiement).

– Comment se forme le prix de ces mêmes subsistances si le salaire est encore inconnu et si aucune demande ne se manifeste, les salaires n'étant pas encore ni connus ni versés.

"Loi générale" de la valeur et salaire :

Marx, par exemple, aura la partie trop facile face à l'ouvrier Weston et se moquant de lui dira que "déterminer la valeur des marchandises par les quantités relatives de travail qui se sont fixées en elles, cela est donc très différent de la méthode tautologique (*sic*) où l'on détermine les valeurs des marchandises par les valeurs du travail, c'est-à-dire par le salaire" [8].

Or, si tautologie il y a, elle est bien chez Marx qui détermine la valeur de la force de travail non pas par "la quantité relative de travail fixée en elle", c'est-à-dire par la quantité de travail qui a servi à la produire (mais qui, justement, *produit* la force de travail ?), mais par la quantité de marchandises qu'elle peut obtenir et produites par cette même force de travail.

Marx, certes, n'est pas à une contradiction près. Mais, dans cette affaire, il est loin de la prudence de Smith dont il soupçonne des

capacités intellectuelles limitées. Or, Marx, lui, va établir une *Loi générale*. Ainsi dit-il, "Voici la Loi générale que nous pouvons établir : les valeurs des marchandises sont en raison directe des temps de travail employés dans leur production (...)" [9].

"Loi générale", applicable donc à la "force de travail".

"Temps de travail employé dans *la production*" de la marchandise.

Or, la valeur de la force de travail, telle que définie chez Marx, n'obéit pas à la "Loi générale" qu'il se fixe lui-même. Elle n'est pas en "*raison directe*" du temps de travail employé dans sa production, mais en raison directe de la quantité de travail incorporée dans la quantité de subsistances que le salaire (inconnu) peut acheter. C'est un peu plus compliqué que la Loi générale, mais ce n'est ni plus ni moins que la théorie de Smith sur la valeur.

La valeur de la force de travail (ou du travail chez Ricardo) n'est ici rien d'autre que la valeur de la quantité de subsistances qu'elle peut obtenir, c'est-à-dire la quantité de travail qu'elle peut commander.

Ce n'est pas une quantité de travail incorporée par un producteur (qui ?) lors d'un procès de production (lequel ?) de la force de travail. On l'a compris dans ces conditions *la force de travail, est ici, la seule marchandise qui se produit elle-même !*

Elle enfreint *toutes* les lois *générales* de la production de marchandises :

1. Sa valeur est inconnue lors de son usage.
2. Sa valeur est déterminée après usage, lors de la formation du prix des subsistances.
3. Sa valeur est déterminée par son propre produit
4. Elle est produite par des choses et non *directement* par travail humain.
5. Elle n'a donc pas de producteur.
6. Il n'y a pas de procès de production de cette marchandise.
7. Elle n'a pas de prix de production.
8. Elle n'a pas de valeur.
9. Elle a seulement un prix de marché.
10. Fondamentalement, toutes les marchandises sont produites par une entité étrangère à elles-mêmes : le travail vivant. Or quel est le travail vivant, étranger à la force de travail, et qui en assure la production ? Le travail domestique en premier lieu et tous les autres travaux assurant la production et la reproduction de cette marchandise (santé, éducation, etc...).

Définir le prix de la force de travail par le marché des subsistances, c'est exclure du champ de l'analyse le travail domestique (et les autres travaux) producteurs de force de travail. C'est conforter la légitimation bourgeoise de la gratuité de ce travail domestique.

Dans son attaque contre les propriétaires fonciers Ricardo les accuse

d'entraver l'accumulation du capital industriel en prélevant, par le biais

de la rente foncière, une part indue du profit industriel en imposant des prix de monopole sur le blé, c'est-à-dire sur la subsistance des ouvriers. Il aurait aimé que le prix du blé soit le plus bas possible, et, à la limite, gratuit. Il aurait pu, de la même façon, s'attaquer à la corporation des médecins qui prélèvent une part indue du profit en soignant les ouvriers à des tarifs de monopole. Mais, ni Ricardo ni Marx n'ont songé à s'attaquer au monopole des femmes dans la reproduction de la force de travail. Elles n'ont jamais appliqué de tarif à ce travail. Or si ce travail est gratuit, pourquoi, de la même manière la terre ne le serait-elle pas ? Ou bien la médecine ? Ou bien l'éducation ? L'exclusion du champ des valeurs marchandes de toutes ces activités productrices de force de travail (ou de travail) participe bien de la légitimation ricardienne du profit industriel (ou bourgeois).

Entreprise sur la base d'une "nationalisation" du travail domestique, considéré comme bien public, l'accumulation de capital, par l'obligation qu'elle impose de maximiser le profit industriel, a conduit tout simplement à la nationalisation des activités qui produisent la force de travail (terre, éducation, santé, etc...).

Seul le travail dont usent directement les bourgeois se devra d'être une marchandise. Qu'il soit d'un usage ou d'un autre. Ainsi le statut de la femme change d'un usage à l'autre. Dans l'un (la production de travail en général), elle n'est pas marchandise, dans les autres, elle le sera. Or, le travail général dont usent les bourgeois est le travail d'entreprise. Pour qu'il soit commandé directement, il faut qu'il soit acheté. En réalité, le travail considéré comme marchandise est intrinsèquement lié à la relation hiérarchique patron-employé. *Qu'il ait un prix, un salaire, reflète une domination sociale et non pas une quantité.* La quantification de l'activité humaine sous forme de travail n'est que le moyen de légitimation de cette domination.

Le salaire, une valeur commandée :

Il est facile de railler un homme aussi prudent que Smith en lui reprochant une confusion (qu'il n'a jamais faite) pour reprendre ensuite à son compte, à propos de la force de travail, la conception Smithienne de la valeur.

D'un côté la valeur de la force de travail se détermine selon la *Loi générale* par la quantité de travail directe nécessaire à sa production, de l'autre la valeur de la force de travail se détermine par la quantité de travail contenue dans les subsistances qu'elle peut commander.

Le processus pratique se déroule comme suit :

Si c'est le prix de l'unité de travail, il est connu avant embauche. D'autre part, il représente un *capital* (le capital variable, chez Marx) *avancé* avant toute production.

Autrement, si c'est la somme des prix des subsistances produites *après* l'effectuation du travail et la réalisation du contrat de travail, il n'est plus un capital. C'est la nature même du procès de production qui

se retrouve ainsi remise en cause. Dans le cas où *le salaire se détermine après la production et après la mise des marchandises (subsistances) sur le marché*, il n'y a plus de capital accumulé à l'avance et qui *commande*, en tant qu'argent accumulé, une certaine quantité de travail. La hiérarchie est totalement renversée.

Le capital variable est déterminé alors par la somme des prix des subsistances et ne les détermine plus.

Deux remarques s'imposent :

Quelle que soit l'analyse, il apparaît que :

1. Ou bien le capital variable est avancé et le salaire connu donc avant toute mise de marchandises sur le marché, et, dans ces conditions, la valeur de ce capital variable est égale à la quantité de travail ? Nous sommes alors dans le cadre de la conception smithienne de la valeur.

2. Ou bien le salaire n'est connu qu'après la formation du prix des subsistances sur le marché et alors :

a) Il n'y a plus de marché du travail. Dans ce cas, le travail n'est plus une marchandise comme les autres. Elle n'a pas de marché Son prix est déduit d'autres marchés (ceux des subsistances).

b) Le salaire est égal à la valeur des subsistances qu'il peut commander.

c) Il n'y a plus d'avance de salaire et donc plus de *capital*. Ce capital se forme à posteriori.

Pour maintenir la nature de "capital" de l'avance en salaires, il *faudra donc rendre le salaire indépendant du marché des biens*. Sa valeur ne se déterminera plus comme celle des autres marchandises, sur un marché et sur des critères de quantité. Le salaire sera le résultat de la "lutte de classes". Indépendance donc de la répartition et de la production, d'une part, et, d'autre part, prééminence de la répartition sur la production. La valeur des marchandises, dans ce cas, dépend du montant du capital variable fixé par les conditions de la répartition. Il n'y a plus :

1. De travail - marchandise.
2. De valeur "objective" du travail.
3. De valeur "objective" tout court. Tout dépend de l'action concrète d'hommes subjectifs concrets dans le champ de la "lutte de classes" et de la répartition. On revient une fois encore à Smith qui se refusait de "décider" d'une valeur "objective" du travail.

Le salaire est l'unité monétaire.

Ce salaire se présente donc comme le prix de l'unité de travail ou de force de travail. La valeur des marchandises sera, dans ces conditions, une somme d'unités de travail (ou de force de travail) dont le prix (le salaire) est connu avant embauche.

Parmi ces marchandises, il existe un lot particulier, celui composé des produits consommés par les ouvriers pour assurer leur reproduction. Le prix de ce lot est déterminé sur le marché des produits par la quantité de travail nécessaire à sa production. Ou en termes monétaires, par le prix de cette quantité de travail effectuée [***].

La quantité de travail contenue dans le panier de subsistances (ou le panier du salarié) détermine la valeur de ce panier. Cette quantité de travail est égale à celle effectuée par l'ouvrier pour produire ce panier. Or, chaque unité de travail effectuée a un prix déjà connu, le taux de salaire. (Que cette unité de travail effectuée soit payée ou non ne change rien à l'affaire).

L'essentiel est que son prix soit connu Ceci permet de connaître le prix du panier. Et de déterminer un salaire déjà déterminé (sur le marché, par la lutte de classes, peu importe). Pour utiliser des expressions ramassées, disons que le salaire, défini *ex ante*, se retrouve calculé *ex post* par lui-même à travers la médiation de prix de marchandises calculés eux-mêmes à partir du salaire. Nous retrouvons, commise par Marx cette fois la tautologie qu'il reprochait à Weston.

Dans tout cela on ne sait plus qu'est-ce qu'un prix ? Comment se détermine-t-il ? D'un côté le salaire détermine les prix, de l'autre les prix déterminent le salaire La circularité détruit ici la causalité. En d'autres termes, ce qui devait apparaître comme un enchaînement causal et faire ressortir le pilier de l'édifice se résume à une piètre construction circulaire qui ne peut trouver d'expression que dans un cadre fonctionnel non causal, à savoir constater la corrélation réciproque $s = f(p)$ ou $p = f^{-1}(s)$ sans autre forme de forfanterie.

Dire en même temps que $P_i = f(s)$ et $s = f^{-1}(p_i)$, c'est dire une tautologie (dans un cadre causal). En réalité, la tautologie se résoud en considérant, soit la relation $s = f(p)$ comme fonction à variables interdépendantes, susceptibles donc de corrélation seulement, soit en considérant *le salaire comme l'unité monétaire*, ce qui exclut toute théorie de la valeur et ramène à la question centrale : comment se détermine le prix de l'unité de travail ou de force de travail ? Ce prix est en même temps l'unité de compte de base de tous les autres prix (les marchandises et leur valeur étant considérées comme des sommes d'unités de travail) et le paramètre de toute répartition des revenus.

Nous avons défini la monnaie.

Ceci est, d'ailleurs, très clair chez les classiques (Marx y compris) et leurs épigones contemporains (Sraffa, notamment). L'unité de compte physique et monétaire (de répartition) est l'unité de travail. Sa valeur se définit dans le cadre d'une répartition déterminée par le jeu des forces sociales.

L'accomplissement du modèle classique chez Sraffa montre bien que l'unité de travail est *exclue du champ* des valeurs. On ne peut déterminer la valeur de l'unité de travail comme celle des autres

marchandises. L'unité de travail n'est pas une marchandise malgré les tentatives classiques pour l'y assimiler.

La valeur de l'unité de travail se détermine de façon particulière, par le biais d'une dynamique sociale, irréductible à une Loi générale de détermination du prix des autres marchandises.

Aussi bien chez les classiques que chez Sraffa, l'inexistence d'un procès de production spécifique produisant du travail comme marchandise montre bien, qu'en réalité, le travail n'est pas saisi comme une marchandise banale produite avec une certaine quantité de travail direct et dont le prix se forme en raison directe de cette quantité nécessaire à sa production.

De toute manière, faute de considérer une monnaie ou un numéraire exclu du champ des marchandises, il faut, *obligatoirement*, un équivalent-marchandise (ici le travail) qui s'exclut comme marchandise.

Le travail joue bien ce rôle chez les classiques (moins chez Smith). Ricardo et Marx en font la vraie monnaie. Son prix courant n'est pas déterminé en raison directe de la quantité de travail employée pour le produire mais par la somme des prix de marchandises que lui-même a produites au préalable.

Le travail est cette marchandise dont le prix est exclu du système de formation des prix de production et qui sert d'unité de compte de valeur pour les autres marchandises. Il est exempté du "saut périlleux". Il est monnaie. Il est l'aune, l'étalon de mesure universel. Il n'est plus activité, mais quantité. Il est aliénation. Ricardo et Marx ne font donc que légitimer l'étalonnage quantitatif de l'activité humaine sous forme de quantité de travail, clé universelle de la valeur bourgeoise. En quantifiant l'activité sous forme de travail, on en légitime l'aliénation bourgeoise.

4 - *Travail nécessaire et quantité de travail contenue dans les subsistances.*

Capital constant, capital variable, capital, travail et force du travail.

Chez Marx, la tautologie prend une autre forme. Raisonnant en termes de formes et manifestations (contrairement à Smith, il avait les bases hégéliennes pour cela), il nous présente le salaire comme valeur de la force de travail, équivalent à la quantité nécessaire de travail pour reproduire cette force de travail. La force de travail apparaît immédiatement d'abord comme quantité de travail. Il n'y a plus lieu de la distinguer d'une quantité de travail, d'un travail.

Mais ici nous ne faisons que déceler les manifestations du trouble profond qui agite Marx face à la catégorie du travail. Il s'agit pour lui, tout en légitimant aveuglément la quantification bourgeoise de l'activité existentielle par le biais du travail, d'y échapper par le biais de l'usage de "force de travail". On dira que l'existence est "travail" mais ce qu'achète le bourgeois c'est la "force de travail". Le problème est

comment trouver une catégorie non-légitimatrice de l'aliénation bourgeoise.

Malheureusement la tentative est vaine puisqu'en ramenant l'activité humaine existentielle en tout lieu et tout temps à une quantité de travail, Marx légitime la pratique bourgeoise bâtie précisément sur des quantités de travail, sur l'aliénation du temps de l'existence humaine sous forme de quantité ayant un prix et déterminant tout autre prix.

En assimilant l'activité existentielle à une quantité marchande, Marx brise l'irréductibilité de l'existence à toute quantification marchande et procède d'une légitimation de la vision bourgeoise du monde de son époque : Pouvait-il, lui qui recherchait des lois "objectives" et "générales", abandonner toute idée de détermination du prix de la marchandise-travail conforme à la loi "générale" ? Le travail est marchandise. Il a donc un prix qui se forme comme celui des autres marchandises. Et c'est cette proposition qui est insoutenable. Elle n'a pas de solution. Il faut bien alors considérer le travail comme une non-marchandise dont le prix dépend des forces sociales, de la vie. Et cela, également, est insoutenable. Ce travail doit être une marchandise comme les autres.

Pour homogénéiser la valeur produite par la force de travail en termes de quantités de travail, Marx est contraint en définitive de ramener la force de travail à une quantité de travail celle représentée par le panier de marchandises nécessaires pour la reproduire - D'où la possibilité d'une différence entre travail nécessaire (à la reproduction de la force de travail) et travail total.

Ce travail nécessaire est, en principe, une avance sous forme de capital variable. Il est donné.

1. Quelle est la différence entre force de travail et travail nécessaire ?
2. Si le travail nécessaire est connu d'avance, comment se détermine la valeur du panier de subsistances ?

Il y a là une tautologie insoutenable.

Pour Ricardo, les marchandises sont produites grâce à du travail passé, accumulé sous forme de capital, et du travail présent. Le résultat donne une quantité de travail (la valeur). Bien que l'on ne puisse pas assimiler, en principe, deux grandeurs économiques différemment datées (problème de l'actualisation et de la monnaie), il reste que la mesure de la valeur s'effectue chez Ricardo par le biais d'une seule dimension : la quantité de travail. (Ricardo distingue bien le travail comme activité générique de l'homme de la quantité de travail comme dimension de mesure de la valeur).

L'introduction par Marx de la notion de puissance de travail ou de force de travail, quantité d'énergie et non de vitalité et d'existence, introduit une hétérogénéité dans la mesure de la valeur finale.

Le capital constant est, chez Marx, une quantité de travail accumulée, un donné du passé.

Par contre le capital variable est l'avance opérée pour l'achat de force de travail.

Enfin, la plus-value est une quantité de travail non payée. La valeur finale est une somme de quantités de travail et de force de travail.

Certes, l'usage de la force de travail s'effectue par la réalisation d'un temps de travail. Mais on ne voit pas très bien comment peut se fonder la distinction. Le capitaliste achète-t-il ce temps de travail ou bien une quantité de force de travail ? (Qu'est-ce que la quantité de force de travail ?).

D'autant plus que si l'on considère la force de travail comme une quantité de travail passée (celle qui a été nécessaire à sa reproduction), elle devient quantité de travail au même titre que le capital constant. Dans un cas, la valeur du capital constant est ramenée à la quantité de travail employée pour le produire, dans un autre cas la valeur de la force de travail reste indéterminée : est-elle une quantité de travail (le travail nécessaire) ou une quantité d'énergie (la force de travail) ?

Au niveau de sa valeur, la force de travail est définie comme équivalente de la quantité de travail contenue dans les marchandises nécessaires pour la reproduire. Pour qu'elle ait une mesure en valeur la force de travail doit être une quantité.

L'étrangeté de la force de travail à une quantité de travail est purement arbitraire. Par contre, le capital constant est spontanément assimilé à la quantité de travail employée pour le produire. La logique qui conduit à permettre l'utilisation de la notion de force de travail étrangère à une quantité de travail peut également permettre l'utilisation de la notion de capital constant étranger à toute quantité de travail... Il suffit pour cela d'avancer la notion de capacité de production (ou de "force de capital").

Le traitement logique de la notion de capacité de production serait strictement le même que celui de puissance ou force de travail et instituerait ainsi, et arbitrairement, l'étrangeté du capital, conçu comme capacité, à toute idée de quantité de travail. Et cette capacité, comme la force, aurait une valeur, exprimée en quantités de travail qu'elle produit et nécessaires à sa reproduction, tout en n'étant pas du travail passé.

Je peux dire, par exemple, (comme pour le salaire) : "le prix de la "force de capital" est égal à la quantité de travail contenue dans les marchandises nécessaires à sa reproduction". Dans ces conditions, de la même façon que la "force de travail" n'est pas travail, la "force de capital" n'est pas capital et n'est pas travail.

Si la force de travail est du travail passé (celui qui est nécessaire à la production de subsistances), elle est travail. Comme le capital constant. Et se mesure en temps. Sinon, elle se mesure en calories ou en watts, ou en newtons. Ou encore, elle devient force productive et se mesure à l'aune de la quantité de marchandises qu'elle peut produire.

Dans ces conditions, *elle n'a de valeur que par les valeurs qu'elle produit* et il n'y a plus de distinction entre les forces productives (capacités de production ou force de travail).

Or, pour Marx, si les marchandises sont produites grâce à du travail passé, cristallisé dans le capital, et de la force de travail, qui semble ne cristalliser aucun travail, sinon elle serait travail, leur valeur ne souffre pas d'une telle hétérogénéité.

Celle-ci contraint cependant à s'interroger sur la nature de la force de travail et par là-même de la nature du capital comme capacité de production, force productive, assimilée à du travail cristallisé.

Si nous admettons que la masse salariale est donnée d'avance sous forme de capital variable, une telle proposition incite à repenser le mécanisme d'accumulation présenté dans le livre II du Capital.

Admettons, pour simplifier, que toute la plus-value est réinvestie (ou bien que les capitalistes ont un taux d'épargne donné).

Le schéma de départ de l'accumulation se présente comme suit :

Section I : Production $C_1 + V_1 + p1_1 = m_1$

Section II : Production $C_2 + V_2 + p1_2 = m_2$

La valeur des subsistances (m_2) est *prédéterminée* par la masse salariale ($V_1 + V_2$). Peu importe la façon dont elle est produites L'égalité obligatoire est : $m_2 = V_1 + V_2$. La valeur des marchandises est en raison directe de la masse salariale. C'est la condition de toute production capitaliste.

Bien entendu, cette proposition macro-économique ne préjuge pas de la formation des valeurs des marchandises individuelles.

Si, par contre, nous admettons, qu'inversement, le salaire est la somme des prix des subsistances, alors c'est m_2 qui prédétermine $V_1 + V_2$ (ce que pensait Ricardo en attaquant les propriétaires fonciers et la rente foncière, source d'un prix élevé du blé).

Dans le cas des schémas de Marx, dire que m_2 (le blé) détermine $V_1 + V_2$ (la masse salariale), c'est dire que la section 2, celle qui produit les subsistances, commande (par ses prix) la détermination du capital variable avancé dans la section 1. Dans un état technique donné, c'est-à-dire une composition organique C/V donnée, ce serait donc la section 2 qui définirait la masse de capital que peuvent avancer les capitalistes de la section 1. Dans ce cas, la section 2 commande le rythme de l'accumulation (contrairement, donc, à ce que concluait Marx).

Mais admettons que la valeur du travail (ou de la force de travail) soit le capital variable. Ceci renvoie nécessairement à un marché du travail. Le taux de salaire s'y détermine en raison du nombre d'ouvriers

nécessaires à une production dans le cadre d'un état donné des techniques. Le capitaliste dispose d'une masse de capital qu'il doit, en fonction de la technique, répartir entre C et V, entre machines et matières, d'une part, et salaires, d'autre part.

Le marchandage sur le marché du travail est un marchandage contraint. Il existe un nombre minimum d'ouvriers à engager pour assurer au moins la reproduction du capital. Ce nombre minimum (le coût fixe de la reproduction de capital) correspond au taux de salaire maximum.

Au delà de ce nombre minimum, le salaire descend obligatoirement en dessous du taux maximum et le marchandage consiste à obtenir, pour chaque ouvrier engagé de plus, un taux de salaire qui permette une reproduction élargie du capital et un profit net. Sinon, tout en payant le taux maximum de salaires, le capitaliste modifiera l'état des techniques pour, avec le même nombre d'ouvriers et le même capital variable, obtenir davantage de production.

Si l'offre de travail par les ouvriers fixe un minimum pour le taux de salaire (le panier de subsistances), la demande de travail en fixe le maximum, correspondant à la reproduction simple du capital. A l'intérieur de cette fourchette, tous les taux sont permis et chacun prend ce qu'il peut, en fonction de sa position sociale.

Par ailleurs, quand on admet que la valeur de la masse salariale est capital avancé, il conviendrait d'en conclure que la valeur des marchandises de subsistances est prédéterminée, fixée avant leur production.

Cette proposition, si elle contredit la théorie de la valeur classique, n'en a pas moins une effectivité pratique. Le planificateur soviétique définit, avant tout plan de production, un "fonds de consommation" (le capital variable) qui prédétermine la valeur des marchandises de consommation à produire.

La théorie de Marx nous introduit donc à l'idée de marché centralisé avec prédestination des capitaux et prédétermination des valeurs.

La question de la valeur des marchandises de consommation est alors un faux problème. Elle est connue avant leur production. C'est un capital.

Si cette valeur n'est pas connue et apparaît seulement après la production, alors le capital variable n'est plus une avance connue d'avance et n'est plus capital. Il se détermine après la connaissance de la valeur des marchandises nécessaires à la reproduction de la force de travail.

Or, la connaissance du volume de capital variable est indispensable à celle de la valeur des marchandises.

Marx écrit : $c + v + p1 = m$

La connaissance de v est préalable. Et c'est la seule manière qui lui permet de fonctionner comme capital.

Or, en même temps, il est inconnu puisque son volume dépend de la valeur de la force de travail. c'est-à-dire de la valeur des marchandises employées à la reproduire.

Outre la tautologie qui fait que la valeur de la force de travail connue comme capital variable se détermine par elle-même comme quantité de travail contenue dans des marchandises, il apparaît clairement que *la valeur du capital variable est en réalité la quantité de travail qu'il peut acheter.*

Seule une conception de la valeur commandée peut faire fonctionner la règle de Ricardo ou Marx sur le prix du travail.

En faisant l'impasse sur la nature du travail qui permet de produire et reproduire la force de travail (le procès domestique, le système de santé, etc...), Ricardo, Marx, et même Sraffa, sont contraints soit de s'appuyer sur la conception smithienne de la valeur commandée pour fermer, mais circulairement le modèle, soit de faire du salaire un donné de la répartition. *Il n'est plus alors un prix d'une marchandise.*

Si nous approfondissons l'éclairage nous nous apercevons par exemple, que la quantité marxienne de surtravail est obligatoirement définie à partir de la valeur commandée.

D'une part, la différence travail total moins travail nécessaire exclut toute notion superflue de force de travail. Il y a une quantité de travail effectuée qui se divise non pas en valeur de la force de travail et plus-value (ou survaleur) mais en travail nécessaire et surtravail.

Le recours à la notion de travail nécessaire est ici obligatoire. En n'utilisant que la notion de force de travail – qui est, rappelons-le marchandise – on ne peut fonder conceptuellement la survaleur, ou le surtravail. La différence entre une quantité de travail et une quantité de force de travail n'a aucun sens.

Il ne s'agit pas ici de la force de travail, marchandise banale comme le sucre. On ne verra pas l'utilité de faire du sucre un concept. On dira c'est une marchandise dont la valeur se résoud en quantité de travail. Point.

Or, pour la force de travail, il s'agit, à la fois d'en souligner le caractère marchandise, et le caractère de concept, différent d'une quantité de travail.

On ne dira jamais que la valeur du sucre est déterminée par la quantité de travail contenue dans les marchandises nécessaires pour le reproduire et qu'il a lui même produites. Par contre, pour la force de travail, marchandise comme le sucre, si.

Mais, ce concept, qui permet quelque latitude avec la logique parce qu'il a la force dialectique d'un concept, se ramène tout bêtement à une

quantité de travail. Et qui plus est, celle qu'il produit lui-même et contenue dans les subsistances. Sa valeur se détermine par lui-même.

Or la seule chose à être son propre étalon est l'unité monétaire. Ce qui permet de voir, qu'en réalité, le modèle physique des classiques fonctionne avec une monnaie bien définie : l'unité de travail (ou de salaire).

5 - Circulation et valeur :

Le salaire apparaît alors comme le prix qui résout la contradiction entre un état donné des forces productives et leur usage social. C'est un rapport déterminante. Les autres variables du modèle en découlent : quantité de travail utilisée, quantité de capital, quantités produites.

Une fois d'autres marchandises produites, grâce à l'usage de travail (ou de force de travail), chez Ricardo, les marchandises sont produites grâce à du travail passé (capital) et présent. Il peut parler de quantités de travail. Chez Marx, les marchandises sont produites grâce à du travail passé et de la force de travail, hétérogénéité qui contraint à s'interroger sur la nature de la force de travail et donc du capital comme quantité de travail. Leur valeur se déterminera précisément à partir des quantités de travail (ou de force de travail ?) dépensées ou effectuées pour les produire. Or chaque quantité de travail (ou de force de travail) contenue dans une marchandise a déjà un prix. Ce prix, le salaire, est connu avant l'embauche de l'ouvrier dans la production.

Si les quantités de travail (ou de force de travail) déterminent les quantités produites, elles déterminent également une grandeur homogène à ces quantités (la valeur), elle-même quantité de travail.

Remarquons qu'à ce niveau, *il n'y a pas transformation d'une quantité en un prix mais seulement manifestation de la même quantité de travail une première fois dans la production et une deuxième fois sur le marché*. En réalité, il n'y a pas d'autre marché que celui du travail ou de la force de travail.

Sur tous les marchés, il y a seulement manifestation d'une quantité (de travail) qui circule soit sous forme de dépense (en activité, en force) dans la production soit sous forme de marchandises ailleurs (la valeur).

Le seul marché où il y a authentiquement transformation d'une quantité (la population, les forces productives humaines) en un prix (le salaire) est le marché du travail.

Sur le plan de la connaissance, nous pouvons dire que ce qui fait l'essence de ce modèle c'est bien la question du salaire. La question de la valeur apparaît logiquement comme une tautologie.

Production ————— Circulation

Quantité de travail effectuée ————— Quantité de travail réalisée (valeur)

La valeur apparaît dans la circulation (le marché des produits) comme simple déplacement. D'où l'accent mis sur la production comme sphère déterminante.

Elle est manifestation d'une grandeur préalablement déterminée (la quantité de travail) et lui est homogène. Ce n'est pas une dimension hétérogène. Par contre, dans cette même optique classique, le salaire est hétérogène à l'activité humaine, définie comme existence.

La question primordiale est en réalité celle de la transformation d'une donnée ontologique en une donnée monétaire et non pas celle de la manifestation d'une quantité de travail effectuée dans la production en une même quantité de travail (la valeur) réalisée dans la circulation. D'où la nécessaire interrogation (en reprenant l'optique classique) non pas sur la valeur des produits (qui est un problème résolu dans les termes mêmes où il est posé) mais sur le salaire.

6. *Travail domestique, salaire et plus-value :*

Les auteurs classiques définissent donc le salaire à partir du prix des marchandises produites par le travail et qui servent à la reproduire. Cette grandeur que peut commander la quantité de travail effectuée diffère d'une grandeur incorporée lors d'un procès de production du travail.

Le travail est une marchandise mais particulière. Bien que marchandise, le travail a un prix (le salaire) qui ne se forme pas comme les prix des autres marchandises. C'est la seule marchandise qui enfreint les règles de formation de la valeur et des prix. Elle est la seule à ne pas être considérée comme produit d'un travail productif étranger à elle-même. C'est la seule marchandise à s'autoproduire et s'auto-évaluer. Elle se produit par ses propres produits et s'évalue par sa propre quantité.

Elle ne fait pas l'objet d'un processus de production qui mette en oeuvre quelque chose d'étranger à elle. Le sucre est produit par du travail étranger au sucre. Le travail est produit par lui-même, par le biais des substances qu'il produit.

Si, pour Ricardo, il existe un prix naturel (prix de production) du travail et un prix courant (de marché), il n'y a pas, chez Marx, une distinction tranchée entre valeur et prix de travail. (Nous optons pour l'utilisation de la notion unique de travail, la force de travail n'étant, finalement, rien d'autre que du travail). Le salaire (prix de marché) est tout simplement pour Marx la valeur du travail.

Cette identité, outre qu'elle exclut la marchandise travail du "saut périlleux" de la transformation de la valeur en prix de production puis en prix de marché, appelle deux présupposés :

a – le travail est une marchandise qui s'auto-offre toute seule sur le marché. Imaginons le sucre s'offrir à la vente et non pas être offert. Dans le cas du travail, l'offreur de la marchandise est la marchandise elle-même.

Le sucre est produit, est offert et vendu.

Le travail se produit, s'offre tout seul et se vend lui-même.

Cette spécificité du travail ne provient pas de sa nature (la vitalité qui est étrangère à la marchandise) mais de la négation opérée par l'économie politique et touchant la production directe de travail.

Cette marchandise, si nous entrons dans la logique classique, doit bien avoir un producteur et un offreur. Peu importe si ce producteur ne perçoit pas le prix de vente de sa marchandise.

Les producteurs de travail (les personnes assurant les travaux de maternité, éducation, entretien, santé, etc... c'est-à-dire la reproduction biologique et sociale) constituent un vrai secteur de production.

De celui-ci naît une offre de travail qui va être présentée sur le marché.

Si le travail s'auto-produisait, s'auto-offrait et s'auto-vendait, on ne comprendrait plus la segmentation du marché du travail et la diversité des marchandises offertes sur ce marché, diversité en qualification et en quantités

Or, les classiques, et à leur suite Sraffa, omettent délibérément la question de la production du travail, de l'existence d'un secteur producteur de travail dans lequel on peut ranger aussi bien le travail domestique, que le travail de santé, d'éducation, de production agro-alimentaire, etc... ceci permet d'éviter les problèmes suivants :

- nature de l'offreur
- nature de cette marchandise
- prix de production de cette marchandise.

Le produit appelé travail n'a donc pas de prix de production. On égalise purement et simplement son prix de marché (le salaire) avec le prix de marché des subsistances qu'il a produites. Il n'y a pas chez les classiques transformation du prix normal en prix de marché : celui du travail et celui du panier de subsistances. Ceci exclut toute idée d'un marché autonome du travail.

Outre cette conception commune aux classiques, s'ajoute une considération propre au matérialisme historique : si la réalité (la valeur) ne peut être confondue avec sa manifestation phénoménale (le prix de marché), ceci implique, d'une part, *une valeur du travail différente du salaire*, et d'autre part, une valeur qui ne peut se résoudre en somme de prix de subsistance, c'est-à-dire en somme phénoménale.

Pour répondre aux principes de connaissance établis par le matérialisme historique, le salaire (prix de marché) ne devrait être considéré que comme l'expression phénoménale d'une valeur, encore à "dévoiler" par le dévoilement des conditions de production de la marchandise-travail. Ceci conduirait à s'interroger sur la nature du travail domestique, c'est-à-dire à toute cette activité, notamment

féminine, qui assure la production et la reproduction de la marchandise travail.

La négation du travail domestique comme travail productif d'une marchandise a conduit les classiques :

- * A considérer le travail comme une marchandise produite indirectement par elle-même.
- * A ne pas pouvoir lui attribuer de prix normal ou de production.
- * A reléguer l'activité domestique dans le monde souterrain des activités noires et informelles. Si la bourgeoisie nie tout caractère productif de valeur à cette activité, l'économie classique, marxisme compris, ne fait que légitimer une telle situation.

Dévoiler les conditions *directes* de production du travail, c'est banaliser cette marchandise. Si l'on suppose qu'il existe des producteurs de cette marchandise et qui ne perçoivent pas son prix de vente, alors :

– le travail se vend tout seul, (ce ne sont pas ses producteurs qui le vendent), et une fois sortie du procès de production domestique, cette marchandise ne fait que *circuler*.

L'analyse du salaire se banalise dans le cadre d'un échange entre les producteurs domestiques qui offrent du travail et reçoivent en contrepartie d'autres marchandises. Seulement ces producteurs ne perçoivent pas le prix de leur marchandise.

C'est le travailleur produit qui le reçoit en leur lieu et place et leur reverse une partie en nature à ces producteurs ou sous forme de cotisations (sécurité sociale, etc...).

Le travailleur produit apparaît comme le médiateur marchand entre les producteurs domestiques et les autres marchandises.

De même que le capitaliste perçoit à la place des producteurs de marchandises le prix de vente de ces marchandises, le salarié produit par le procès de production domestique perçoit à la place des producteurs domestiques le prix de vente de leur marchandise (le salaire). Le marché du travail devient alors un lieu seulement de *circulation* d'une valeur du travail déjà constituée dans la sphère de production domestique.

En clair, une telle remise en cause contraint à déplacer l'origine de la plus-value vers la sphère domestique.

En effet, si le travail est une marchandise banale, son commerce ne peut être créateur de valeur. Ce serait seulement sa production qui en serait créatrice.

Si nous admettons que le travail est un produit, une marchandise comme les autres, sa production serait assurée par le travail domestique et sa circulation par les salariés. Or, ces salariés n'achètent pas la marchandise qu'ils offrent sur le marché du travail. Ils ne paient pas entièrement le travail domestique producteur et ne lui

donnent en retour que ce qui est nécessaire à sa reproduction. Il y aurait donc une certaine quantité de travail domestique non payé – la différence entre ce que produit le travail domestique et ce qui est nécessaire pour le reproduire – qui circulerait et apparaîtrait comme plus-value au bout de la circulation.

La plus-value non payée au salarié ne serait plus, dans ces conditions, que l'expression phénoménale (apparente) du vrai surtravail créé par le travail domestique et cristallisé dans la marchandise travail qu'il produit. Le capitaliste n'accapare ce surplus qu'à l'issue d'un procès de circulation de la marchandise travail.

Cette proposition permet alors de fonder la valeur comme quantité de travail qui se déplace d'une sphère de production (le procès domestique) à une sphère de réalisation (le marché du travail). Le travail domestique assure la production d'une quantité q de travail. Cette quantité va circuler et se cristalliser dans l'ensemble des marchandises. Chaque marchandise aura une valeur égale à une fraction de q .

De cet ensemble de marchandises, les travailleurs domestiques ne récupèrent qu'une partie, celle destinée à les reproduire. La différence est la plus-value sociale en circulation, objet de la compétition entre *les non-producteurs de travail*.

Il s'agit ici de montrer que pour dévoiler la nature réelle de la plus-value il faut quitter le lieu de sa réalisation pour pénétrer dans le lieu de sa production. Le marché du travail apparaît alors comme le lieu qui assure la circulation d'une marchandise – le travail – et cette circulation ne peut être féconde de plus-value. Bref, le salarié vendrait une marchandise qu'il n'a pas lui-même produite^[***].

Science, légitimation et extérieur

En appliquant donc la logique de fonctionnement de l'analyse classique, on peut toujours, en termes de causalité, reculer l'origine de la cause première. On peut, comme on vient de le montrer, reculer l'origine de la création de tout surplus à la sphère domestique et considérer le reste comme circulation.

En réalité, l'enchaînement causal qui se fonde sur une cause première ne peut jamais avoir de limite. La cause première est toujours arbitraire et n'est première que parce qu'elle légitime une situation sociale fondée. Dire que tel élément constitue la cause première, c'est, à un moment donné, légitimer une position ou un désir de pouvoir. L'économie politique a toujours raisonné par légitimation – exclusion.

Dire que la divinité est à l'origine de la richesse, c'est légitimer le pouvoir des églises et exclure les autres parties. Dire que l'usine est à l'origine de la richesse, c'est légitimer le pouvoir des usiniers et exclure les autres.

Dire que l'origine de la richesse est tel élément, c'est légitimer cet élément dans son pouvoir ou son désir de pouvoir et exclure tous les

autres.

Cette logique de légitimation – exclusion conduit à la recherche et définition d'une cause première de la richesse, seule base légitime de pouvoir. Cette cause première sera, de toute façon, inexpliquée. *Elle clôt le système de légitimation par son extériorité.* Elle sera toujours variable indépendante, mystérieuse, déterminée en dehors du système. Comme quoi, la science elle-même se donne des catégories – l'extérieur – bien commodes à sa propre légitimation.

Toute impuissance d'explication (en réalité tout désir de légitimation) s'appuie finalement sur ce qui est arbitraire et invérifiable : l'extérieur.

La théorie classique et marxiste du salaire montre bien le procédé de légitimation du salaire et de la position sociale des travailleurs (ils produisent tout : les marchandises et eux-mêmes) par exclusion du travail producteur de travail.

Le champ domestique est extérieur à l'analyse. La fertilité féminine est, à l'instar de la fertilité de la terre ou de la valeur du travail intellectuel (médecine, etc...), extérieur à l'explication de l'origine de la richesse.

La productivité du travail domestique, agricole ou intellectuel qui assure la production de travail échappe à toute quantification et doit être exclue de la mesure bourgeoise de l'activité humaine. Incommensurable, cette valeur est tout simplement délégitimée par l'économie classique et marxiste pour être reléguée dans le champ de la redistribution, le champ de la production de richesse étant réservé à l'un des deux éléments fondamentaux du système : les capitalistes ou les ouvriers. Le reste est stérile.

N'arrivant pas à clore son analyse, l'économie classique et marxiste se donne donc un extérieur où la quantité n'est plus explicative, un extérieur qui échappe à la vision bourgeoise du monde (le productivisme).

Mais, l'impossibilité à laquelle se heurte la science économique classique pour établir une détermination quantitative du salaire par les lois "objectives" qu'elle se donne, et qui se veulent indépendantes de tout autre aspect de la vie, montre :

1. Que le travail ne peut être considéré comme une marchandise comme les autres, qu'il n'est pas marchandise.
2. Que la quantification de l'activité humaine est impossible et participe de la légitimation bourgeoise d'un monde constitué des quantités qui se mesurent, se vendent et s'achètent.

Notes

[*] Professeur agrégé à l'Institut des Sciences

[1] Ricardo, principes de l'économie politique et de l'impôt, trad. fr. Flammarion, p. 81.

[2] Marx, Théorie sur la plus-value, tome III, p. 165.

[3] Marx, Salaire, prix et profit, coll. Pléiade, I.500.

[4] Smith, ... Richesse des nations, coll. Idées, p. 93.

[5] Ricardo, Ibid., p. 81.

[6] Marx, Salaire, ... Ibid, p. 511.

[7] Ibid., p. 510

[8] Ibid., p. 503

[9] Ibid., p. 505

[**] Il est essentiel d'attirer l'attention sur la différence entre Ricardo et Marx. Ricardo, en considérant le travail, ne se heurte pas au problème de l'homogénéité travail - force de travail. Chez Marx, par contre, le travail semble superfétatoire. En effet, ce sont les quantités de force de travail qui sont déterminantes, puisque le capital, considéré un peu vite par Marx comme du travail accumulé, est lui-même produit, antérieurement, par une dépense de force de travail.

L'exclusion de la catégorie ricardienne de travail permet alors d'homogénéiser capital constant et capital variable comme "valeur" de la force de travail passée et force de travail présente. Nous y reviendrons ultérieurement.

Notons seulement, pour le moment, qu'on ne peut utiliser simultanément travail et force de travail l'un étant exclusif de l'autre. Certes, chez Marx, cette utilisation simultanée est préjudiciable de toute définition d'une plus-value.

Mais, justement, et c'est là l'objet du texte présenté ici, Marx ne peut, lui aussi, que finir par homogénéiser travail et force de travail en définissant la force de travail comme le produit des quantités de travail contenues dans les subsistances.

[***] Ceci ne traduit pas une contradiction entre hommes et femmes. La femme salariée peut également vendre une marchandise qu'elle n'a pas elle-même produite.